**Giovanni Agresti et Olivier Hamant**

Université Bordeaux Montaigne, France et Università degli Studi di Napoli Federico II, Italie

Institut Michel Serres, INRAE, ENS de Lyon, France

**Statut et rôle des langues naturelles à l’aune du paradigme de la robustesse**

La robustesse, définissable comme « la capacité d’un système de se maintenir stable malgré les fluctuations » (Hamant), s’impose aujourd’hui comme un véritable paradigme et comme un programme de développement social particulièrement inspirant. Dans un monde instable, traversé par de multiples crises, la robustesse, directement inspirée de l’observation scientifique du vivant, apparaît aujourd’hui comme un « antidote au culte de la performance » (Hamant 2023), largement responsable du dérèglement socio-écologique et des appauvrissement et prédation des écosystèmes.

Dans la présente communication nous essaierons de situer les langues naturelles par rapport à ces deux polarités – robustesse *vs* performance. Cette polarité est d’abord une question de regard, de représentation, toute langue pouvant être observée (et conceptualisée) moyennant plusieurs focales. Ainsi, souvent considérée comme un outil de communication, donc extérieur au corps du sujet et substantiellement stable (en raison de la continuité diachronique et synchronique/diatopique qui la caractérise), une langue naturelle peut être aussi envisagée comme un drapeau identitaire, un logiciel de pensée / épistémologique (c’est l’hypothèse Sapir-Whorf), ou bien un véritable milieu de vie (Vico). De ce point de vue, une langue naturelle serait à la fois interne et externe au corps du sujet et fatalement instable (au vu de la plasticité évolutive, de la variation ou adaptabilité au contexte qui également la distingue).

Le but de notre réflexion est double :

1. Contribuer à mieux comprendre la nature des langues elles-mêmes à travers la remise en question de quelques théories / idéologies de linguistique qui ont jusqu’à présent tenté leur description, par l’adoption d’un nouveau point d’observation ;
2. Précisément grâce à ce nouveau point d’observation, tenter de mieux cerner le rôle (réel ou potentiel) des langues naturelles en société, notamment à l’âge de l’incertain que nous vivons.

Quelques exemples. Pour ce qui est du premier point, l’idée de langue comme code et celles, saussuriennes, de (a) signe comme unité biface (signifiant-signifié), univoque et arbitraire (conventionnelle), et de (b) interaction comme circuit d’encodage-décodage de signes – idées plutôt persistantes encore de nos jours dans les sciences du langage – mettent en avant l’efficacité des langues naturelles, sans restes ni marges, et relèvent donc du paradigme de la performance. En revanche, l’approche praxématique, fondée sur la notion de « praxème », ou unité de production du sens (Lafont), en remplacement du signe saussurien, en ce qu’il ne véhicule aucun sens spécifique indépendamment du *contexte* (qui est à la fois le *cotexte* qui encadre le texte pris en compte, le corps et l’éthos du locuteur, le corps et l’éthos de l’interlocuteur, le cadre d’interaction, etc.), relève indéniablement du paradigme de la robustesse. Autre exemple : la standardisation des langues par l’adoption d’une orthographe rigide, unique, faisant fi des variations diatopiques, relève du paradigme de l’optimisation, donc de la performance ; la notion de « langue polynomique » (Marcellesi) se situe plutôt du côté de la robustesse. Et ainsi de suite.

Le linguiste (mais finalement cela s’applique à n’importe quel individu) a donc la possibilité d’envisager les langues naturelles, qui intègrent son quotidien, comme des modèles optimisés et performants (d’où, par exemple, la prétendue loi du rapport entre « économie de l’effort » et « non-ambiguïté du message »), ou bien comme des modèles redondants et robustes (ce qui expliquerait, entre autres, l’abondance des synonymes, la polysémie, toute sorte de variation, à l’écrit comme à l’oral, etc.).

Les conséquences de ces positionnements idéologiques sont nombreuses et peuvent affecter, directement ou indirectement, la dimension socio-écologique : soumises au paradigme de la performance, de l’efficience et de l’efficacité, les langues sont appauvries, la diversité linguistique est stigmatisée (elle est alors considérée comme une *barrière*), voire éradiquée (Grégoire 1794), et les discours tendent à se cristalliser et à véhiculer toute sorte d’homologation (c’est le langage, par exemple, de la publicité) (Pasolini 1975) et d’industrialisation / marchandisation du réel. C’est la réalité, entre autres, du *globish*. Si, en revanche, les langues naturelles sont ramenées, observées, interprétées à l’aune du paradigme de la robustesse, on appréciera leur richesse lexicale, presque inépuisable, toute forme d’hybridation ainsi que leur remarquable plasticité (adaptabilité), nécessaire pour fonctionner dans tout contexte d’interaction et, plus en général, pour se mettre au diapason du réel (instable) plutôt que de prétendre le domestiquer et exploiter. C’est la réalité de n’importe quelle langue (majoritaire ou minoritaire) fortement enracinée dans la société et, *a fortiori*, la réalité de la dimension plurilingue du sujet, qui repose sur la notion de répertoire ou palette linguistique – où des compétences plurielles, en termes de richesse quali-quantitative des langues pratiquées et/ou des registres fréquentés, aident largement l’individu à faire face à toute sorte de situation et d’aléa biographique.

La robustesse est un élément essentiel de viabilité des langues. Trois considérations – à discuter, approfondir, dialectiser – entre autres :

* 1. Vouloir faire des langues naturelles des objets performants les condamnerait, inévitablement. On peut considérer que le globish est en train de faire disparaître l’essentiel du dictionnaire anglais et, inversement, que des langues complexes/difficiles/peu optimisées sont toujours là.
  2. Une langue sous-optimale pousse au dialogue, alors qu’une langue « parfaite » le stérilise, simplement parce qu’il n’y a pas d’aspérités sur lesquelles s’accrocher.
  3. C’est l’imperfection de la langue qui nous permet de nous lier au monde (humain et non-humain). La langue naturelle alimente le chemin, la langue formelle, la destination.

En conclusion, nous émettons l’hypothèse que la valorisation de la robustesse des langues naturelles (et, par ricochet, de sa prise en compte dans l’analyse linguistique) peut avoir des retombées positives, édifiantes, au niveau de la robustesse aussi bien de la société que de l’environnement. Pour le comprendre, il suffit déjà de remplacer dans le passage suivant « vivant » par « langue naturelle/vivante » : « Le vivant n’a pas servi de modèle pour nos sociétés. C’est plutôt le fonctionnement de nos sociétés qui a biaisé notre vision du vivant » (Hamant 2023 : 18). À présent, il s’agit pour nous d’apprendre du vivant – les plantes, les animaux, nos corps comme, indirectement, nos langues – des leçons fondamentales pour la restructuration de nos communautés, nos organisations et nos projets d’avenir.

Au passage, le fantasme de la « guerre des langues » (Calvet) est démasqué, déconstruit et définitivement dépassé.